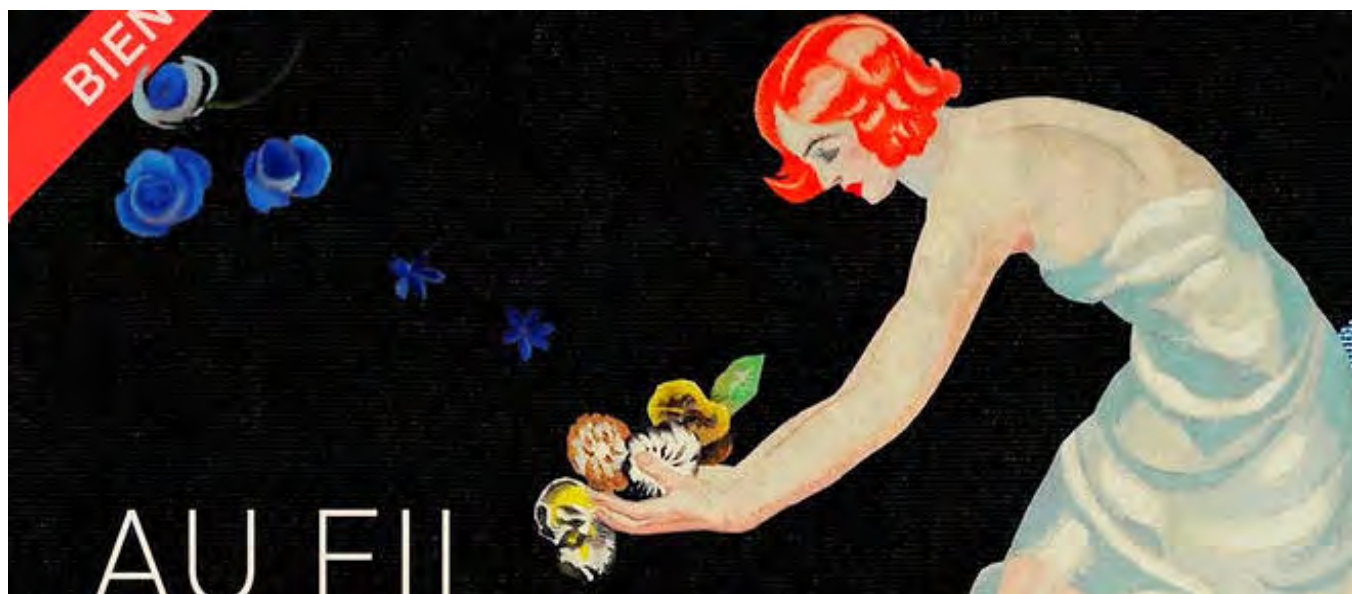


## Exposition : comment la tapisserie française s'est réinventée au XXe siècle

Le Mobilier national expose dans « Au fil du siècle » les chefs-d'œuvre produits depuis 1918 par les manufactures des Gobelins, de Beauvais et de la Savonnerie.

Par *Alix Ratouis*

Publié le 30/06/2018 à 14:29 | *Le Point.fr*



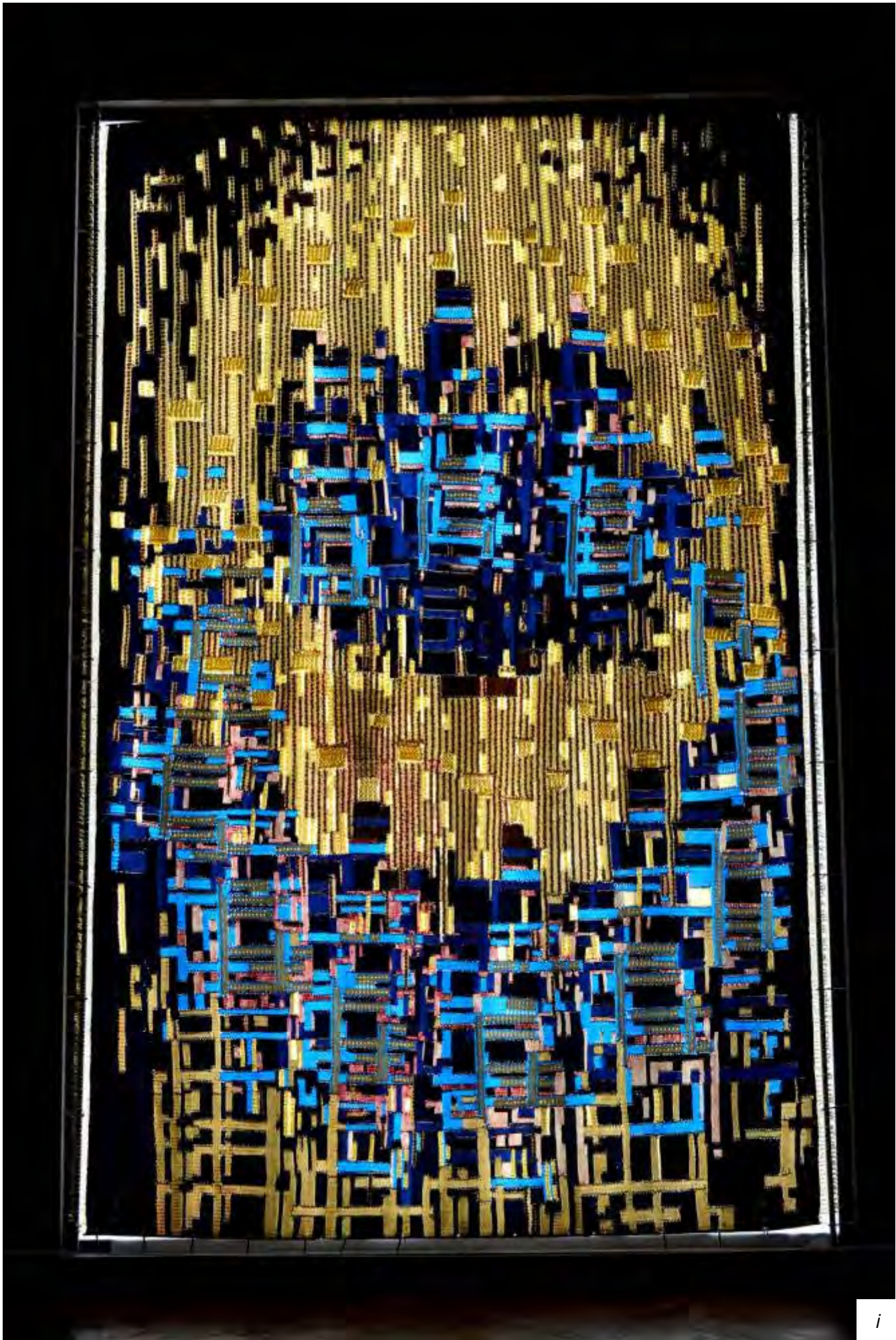
L'assise est accueillante, les manchettes des accotoirs sont rebondies, les couleurs sont chatoyantes, mais le motif central de la tapisserie surprend : un canon de 75 sur le dossier de ce canapé, un biplan sur celui de cette bergère, des poilus fusil à la main surgissant d'une nuée de fleurs et de rubans multicolores sur cet autre... Présentés en introduction de l'exposition *Au fil du siècle. Chefs-d'œuvre de la tapisserie, 1918-2018* à la Galerie des Gobelins, à Paris, ces sièges ont été réalisés par la manufacture du même nom à la demande du ministère des Armées au lendemain de la Première Guerre mondiale.



Emblématiques des commandes officielles qui cherchaient à commémorer la victoire française ou à rendre hommage aux soldats morts pour la patrie, ils font prendre la mesure du traumatisme de la Grande Guerre. Comme, à leur façon et de manière opposée, les immenses tentures accrochées aux murs de la première salle qui célèbrent des lendemains qui se veulent chantants, loin de la désolation des champs de bataille : paysages bucoliques, scènes charmantes du monde rural, vision sereine d'une France éternelle qui a retrouvé la paix...



Sept salles plus loin et un siècle plus tard, les productions de la manufacture ont remis au placard les thématiques à message : place aux expérimentations. Nicolas Schöffer propose un tissage de petits tubes plastique rétro-éclairés quand Alicia Penalba, tout en conservant le principe de la chaîne et de la trame, sculpte des volumes de tissu mêlant laine, raphia, velourette, lin et sisal. Entre-temps, le visiteur a suivi les métamorphoses d'un art et d'une institution bousculés par le XXe siècle.



Créée à l'orée du XVII<sup>e</sup> siècle, la manufacture royale des Gobelins tisse pour le monarque des tapisseries destinées à décorer comme à réchauffer ses palais. Elle réalise également des ouvrages de prestige qui ornent les entrées de ville ou les places de cathédrale lors de grands événements. À l'arrivée de Marie de Médicis à Lyon, venue y retrouver en chair et en os son mari Henri IV, jusque-là épousé par procuration, la ville est ainsi pavoisée de tapisseries mettant en scène la vie d'Artémis, présumée être une source d'inspiration pour la future reine.

Mais au cours du temps la tapisserie perd ses fonctions utilitaires quand le tapis, lui, conserve toute sa raison d'être. Reléguées au rayon des cadeaux protocolaires ou des ornements illustrant une tradition nationale prestigieuse, les productions des Gobelins sont confrontées, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, à d'autres formes d'expression artistique qui risquent de les ringardiser : les arts plastiques s'élargissent, le design est en pleine révolution...

### **Profondeur**

Pour que la tapisserie ne devienne pas un art démodé, les Gobelins font d'abord appel aux grands noms de la peinture : Matisse, Picasso, Dufy, Miro, Derain... Mais leurs réalisations, curieusement, laissent le visiteur sur la réserve. Hervé Lemoine, directeur du Mobilier national, n'en est pas étonné : « Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la tapisserie avait un vocabulaire esthétique qui lui était propre, on était dans un art qui se pensait en tant que tel, les cartons étaient peints pour devenir une tapisserie. Dans le cas des pièces tissées de ces peintres, on n'est que dans la transposition d'un tableau en tapisserie, l'artiste n'a pas tenu compte de ce médium particulier. »

En revanche, la tapisserie se prête particulièrement bien à la transposition d'œuvres issues des mouvements de l'abstraction lyrique ou géométrique. Les gammes de couleurs utilisées, très étendues, donnent un effet de matière et appuient les effets de perspective souvent recherchés par les artistes. « Le nuancier déployé donne une force que n'aurait pas l'œuvre picturale », commente Hervé Lemoine. Les pièces tissées de Vasarely prennent ainsi une profondeur et un relief servant encore plus les effets d'optique.

Car la couleur fait la richesse de l'art de la tapisserie et des Gobelins. « Nous avons 23 000 teintes référencées dans notre nuancier », poursuit le directeur du Mobilier. Elle est au cœur des préoccupations des lissiers. Sur le carton présenté par l'artiste figure généralement une petite vingtaine de couleurs. Pour les

retranscrire à grande échelle, qui n'est pas celle du carton d'origine, il faut travailler sur des teintes beaucoup plus nombreuses. « Sinon, on aurait des aplats sans nuances, il n'y aurait ni profondeur ni expressivité. » Ce qui ne laisse pas d'étonner les artistes. Alain Séchas, dont *La Carte du Japon* est tombée du métier depuis à peine deux mois, a été surpris que sa palette initiale de 12 couleurs en comptât en définitive 80.



La question de la couleur est l'un des défis lancés à la tapisserie par le XXI<sup>e</sup> siècle. Entre les œuvres présentées dans la première salle et celles de la dernière, le nuancier a perdu de sa richesse, l'abstraction des œuvres contemporaines ne lui faisant pas la part belle, ce qui pourrait mettre en péril la pérennité d'un savoir-faire unique. Car aux Gobelins on ne donne pas dans la copie, on ne tisse que du contemporain. Cette caractéristique apporte une dimension inattendue à l'exposition. Chaque tapisserie signe une époque et contient une valeur documentaire.



Le Point

## Les artisans du Mobilier national : la tapisserie d'ameublement

### **Propagande**

La salle 5, à cet égard, est tout à fait extraordinaire. S'y déploient trois tapisseries tissées sous l'Occupation. L'une est une ode à la gloire du maréchal Pétain, une pièce de propagande unique en son genre commandée en 1941. Les deux autres ont eu des commanditaires allemands : Göring et von Ribbentrop. L'aigle nazi et la croix gammée figurent en bonne place sur celle du ministre des Affaires étrangères du IIIe Reich.

Si les lissiers des Gobelins ont refusé de les tisser et que leur réalisation a été confiée à des artisans privés, la marque de la manufacture est bel et bien apposée sur les tapisseries. Pour Hervé Lemoine, « il y a eu un mélange mal assumé des choses. L'administrateur de l'époque a négocié la libération de lissiers retenus en Allemagne au titre du STO. En échange, la manufacture devait sans doute assurer le contrôle technique des tapisseries. Il faudrait lancer des recherches sur le sujet. » Pour le directeur, il n'était pas question de passer sous silence cette partie de l'histoire de la manufacture. Terminées en 1944 et retrouvées à Berlin par les Alliés, les deux tapisseries reviennent en France en 1949 et sont discrètement entreposées dans les réserves du Louvre. Aujourd'hui, dans la Galerie des Gobelins, c'est la première fois qu'elles sont montrées au public français.

« Au fil du siècle. Chefs-d'œuvre de la tapisserie, 1918-2018 », Galerie des Gobelins, Paris, jusqu'au 23 septembre.

[Reportages, analyses, enquêtes, débats. Accédez à l'intégralité des contenus du Point >>](#)